



WO-00040

219153

Dissert CG

Code épreuve : 254

Nombre de pages : 3

Session : B021

Épreuve de : Dissertation Culture générale

## Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numérotter chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Sujet: Dire l'animal.

Gadamer, dans La philosophie des formes symboliques, explique que dans le langage, il y a toujours deux parties : une vers le logos et l'autre vers le mythos. Et s'il peut y avoir une polarisation du discours vers l'un ou l'autre, cette dernière n'est jamais totale. Si on tourne autour des animaux pour les objectiver, une part d'imaginaire subsiste. Ainsi, dire l'animal n'est jamais tout à fait objectif ou tout à fait subjectif.

Mais si dire suppose le langage, cela suppose aussi un interlocuteur. En effet, on dit quelque chose à quelqu'un. Mais le langage est un jeu, on peut aussi dire quelque chose mais pour viser quelqu'un ou autre chose. Néanmoins, pour dire quelque chose, il faut avoir quelque chose à dire. Dire l'animal c'est ainsi connaître l'animal. Mais lorsqu'on dit l'animal, qu'on parle de lui ou pour lui, on n'est pas neutre. Dire l'animal interroge sur le type d'énonciation où on se trouve, le type de discours qu'on adopte. Enfin, qu'est-ce que l'animal ? C'est un concept bien trop large qui cache la multiplicité des espèces et des individus au sein des espèces. Derrida, dans L'animal que donc je suis, préfère employer le vocabulaire « ce qui - mets » pour ne pas gommer la diversité rebelle des espèces. Dire l'animal, c'est peut-être aussi dire les animaux ou dire l'animal particulier. D'ailleurs, le terme animalité,

animaux en latin, a précédé celui d'animal selon Benveniste dans le vocabulaire des institutions indo-européennes.

Pourquoi et comment dire les animaux ?

On peut, tout d'abord, s'interroger sur la capacité qu'on a de connaître l'animal, laquelle conditionne forcément ce qu'on dit sur l'animal et la manière dont on le dit. En effet, il faut questionner le type de discours dans lequel on est.

Enfin, il faut se demander pourquoi parle-t-on des animaux ne sont-ils qu'un prétexte pour viser autre chose ?

Tout le problème de la connaissance de l'animal est celui du décentrement. Est-on capable de se décentrer et d'adopter la perspective unique de l'animal singulier ? Peut-on avoir accès à l'intérieurité de celui-ci pour pouvoir le dire, le l'expliquer, le décrire ou encore le comprendre ? T. Nagel, dans Quel effet cela fait d'être une chauve-souris est persuadé que le décentrement ne peut être total. Il dit : « pour autant que je pourrais avoir l'apparence extérieure d'une chauve-souris [...] sans changer ma structure fondamentale, mes expériences ne ressembleraient en rien à celles des chauves-souris ». En effet, chaque être vivant est radicalement singulier et ouvre le monde différemment. De plus, l'éthologie a montré que les sens humains ne sont pas forcément partagés par les animaux. Un des sous-ids majeurs de la connaissance de l'animal est d'ailleurs l'anthropocentrisme et l'anthropomorphisme, lequel conditionne forcément ce qu'on dit de l'animal. Lorenz, dans L'agression. Une histoire naturelle du mal, explique que la mère des petits d'indouneur qui pleurent, qui crient, n'a pas d'instincts maternels mais réagit simplement aux cris de ses enfants. Ainsi, dire qu'elle a un instinct maternel est faux.

L'éthologie est la science de l'animal qui justement tourne autour de ce dernier pour l'objectiver. Mais la connaissance qu'on a de l'animal est-elle juste une connaissance scientifique ? N'y a-t-il pas quelque chose de perdu lorsqu'on décrit scientifiquement l'animal ? Uexküll a étudié la tique et là d'ailleurs dénonce. Il adit d'elle que son monde était restreint à son cercle de désinhibiteurs. Pour lui, la tique n'est qu'un organisme réagissant à la texture de la peau sur laquelle elle est, à l'acide butyrique présent dans la sueur des mammifères et à la température de l'équidé qu'elle boit. Mais ici, on est dans la partie objectivante du langage, le logos. On parle aussi de l'animal avec le mythos et on peut le connaître grâce au devoir notamment. Pour Portmann, le devoir en apprend plus sur l'animal que l'éthologie et dire l'animal, c'est aussi le décrire, expliquer ses formes et ses couleurs. Dans la forme animale, Portmann explique que l'apparence de l'animal est un organe à être vu et qu'elle résulte de trois choses. Pour certains animaux, c'est le hasard qui explique leur forme et leur couleur. Pour d'autres, c'est le paramètre, i.e. que l'apparence de l'animal se distingue dans son milieu, notamment pour trouver [qui permet de] ses partenaires sexuels. Enfin, certains animaux ont des motifs cryptiques, c'est-à-dire peuvent se camoufler dans leur milieu. Et si la sélection naturelle a sélectionné différents motifs, pour Portmann, la beauté initiale, rebelle et diverse est une grâce. Dire l'animal, c'est décrire sa beauté, expliquer son apparence et ses couleurs. Mais, on peut aussi dire l'animal, le décrire selon son comportement.

On peut postuler que la vie est faite en actes et que l'animal, étant un agent intentionnel, peut être décrit selon son agentivité intentionnelle. BMorizot, dans Les Diplomates, au chapitre 6, « De l'intentionnalité : vers une épistémologie animaliste », cherche justement à évaluer le degré d'agentivité intentionnelle des animaux. Pour cela, il faut postuler que tout se comporte, que tous les animaux sont des agents intentionnels, même si cela va à l'encontre du Cane de Morgan, ici le machinisme cartésien. Deonett, dans La stratégie de l'interprète dit qu'il faut, par la suite, prêter un discours à l'animal plus ou moins intelligent selon

les différentes situations où il est placé. Mais dès lors, il y a deux problèmes épistémologiques. Pour qu'un comportement soit reconnu, il faut qu'il soit répété mais dès lors qu'il est répété, le behavioriste argue qu'il est appris naturellement. La solution à ce problème est pour Dennett, adéngendrer des anecdotes sous conditions contrôlées et en s'inspirant de la méthode de Sherlock Holmes dans Un scandale en Bohème. En somme, dire à l'animal suppose d'adopter la stratégie de subjectification de Dawkins dans Le gène égoïste qui consiste en « l'injection de la narration en première personne comme méthode éthologique pour élaborer des protocoles expérimentaux permettant de juger de l'intentionnalité des animaux ». Mais donc pour cela, il faut « un pasteur ontologique » et c'est notamment pour cela que le type de discours dans lequel on est quand on parle de l'animal est important. Au chapitre 5 des Diplomates, Morizot explique que le pasteur ontologique n'est autre que le shaman amérindien. Vivreiros de Castro a d'ailleurs défini le chamanisme amérindien ; c'est pour lui « l'habileté manifestée de certains individus à travers les barrières corporelles et à adopter le point de vue de subjectivités « allo-spécifiques » pour comprendre comment administrer les relations entre hommes et animaux. Le chamanisme amérindien a une effectivité ontologique, il conditionne les relations. Par la connaissance de l'animal et de sa situation, on peut dire ce qui est bon pour lui, ce qu'il veut et cela n'est pas indépendant de l'encodation.

par exemple

Il ne faut jamais oublier que c'est l'homme qui dit que l'animal sera l'avant de l'homme » (Leotet). C'est parce que ce dernier dit les choses qu'il faut s'interroger sur la façon qu'il a de dire les choses. On peut être dans un discours généreux avec l'animal ou au contraire, dans ce le sophisme de la bestialité n tel que décrit par Armentaud. Le type de discours qui est adopté est d'ailleurs lié au rapport qu'on a à l'animal. Desale, dans L'Ecologie des relations, va justement expliquer que le rapport nature-culture est lui-même déjà culturel et que, selon sa culture

Code épreuve : 254

Nombre de pages : 9

Session : 2021

Épreuve de : Dissertation Culture générale

## Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numérotter chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

on dit une chose de l'animal ou une autre. Dans sa thèse, la nature domestique, il explique qu'une peuplade, les Achuars, socialisent la nature. Les plantes sont des affins et les animaux des consanguins, ce que les animaux font parti de la famille plurielle. Finalement, à ce niveau, le discours n'est plus neutre. Le discours est davantage moins neutre qu'il ne distingue quatre rapports nature-culture différents : l'animisme, la socialisation de la nature telle que connue chez les Achuars, le naturalisme en Europe, le totémisme ou encore l'analogisme. Lévi-Strauss, dans le Totémisme aujourd'hui, explique que les sociétés partent par la différenciation animale pour se définir, ce dernier n'étant qu'un système diacritique. De godt conteste cela et cite Carl von Brandenstein qui a remarqué que les totems portaient des noms de qualités et non d'animaux. Ainsi, dans le totémisme, on s'identifie d'abord à une qualité puis à l'animal qui la possède. L'analogisme, lui, suppose un raisonnement analogique : selon la ressemblance de l'animal à l'homme, ce dernier est placé sur une grande échelle des êtres de Plotin. En somme, la distinction nature-culture est bien culturelle et de ce fait, le discours qu'on adopte pour parler des animaux est subjectif.

Mais si l'homme dit quelque chose, il le dit à quelqu'un et pour une raison. Bimberet, dans L'animal que je ne suis plus, insiste d'ailleurs sur le fait que dans le langage humain, il y a eu comme une fusion de la fonction dative et accusative. Pourquoi parler de l'animal, dire l'animal ? C'est peut-être pour le protéger, lui octroyer des droits et réformer la société. F. Wolff, dans Trois utopies contemporaines, distingue d'ailleurs le type de discours animaliste du discours

environnementaliste. Le premier considère que le souverain bien est le plaisir là où le second reconnaît l'importance de la douleur, de la souffrance. Le premier a une approche individualiste là où le second a une approche holiste. Les discours de protection des animaux, des écosystèmes, etc. sont donc divers et multiples. Collicott, figure emblématique de la deep ecology, conclue d'ailleurs dans l'affaire triangulaire que les animalistes ont plus à voir avec les humanistes marxistre que les écologistes. Mais pourquoi est-ce si important de parler pour l'animal, de dire l'animal? C'est justement parce qu'il ne le peut pas. L'objectif de Kymlicka et Donaldson, dans zoo-polis, est justement de revendiquer pour les animaux domestiques, le droit à la citoyenneté. Kymlicka cite alors Francis et Silver qui expliquent que les animaux ont une agentivité dépendante, qu'ils sont des « patients » marxiste et qu'il leur faut des « collaborateurs », des représentants pour parler à leur place. C'est l'homme qui dit les choses pour l'animal car ce dernier ne le peut pas.

Mais une fois encore, on en revient aux modalités du discours car tout discours sur l'animal est déjà politique. Celui qui voudrait dépolitisier l'animal adopterait une position politique différente de celle des animalistes. Ainsi, Morel, dans Les racines du mal de Garg, si l ne veut pas faire de la politique, il doit très vite défendre les éléphants, ces derniers individus en Afrique selon lui. Rosset attaque fustement un certain type de discours politique dans l'affaire chimpanzés, le discours animaliste, marxiste, etc. avec beaucoup d'ironie.

Dans sa lettre, il accuse les femmes d'être spécistes car elles refusent d'épouser les chimpanzés, il renvoie l'homme en hominien, un tyran, et demande la libération de tous les êtres pensants. Il dit : on sait bien que dans le réga-synthèse de Teilhard (de Chardin), tous les éléments pensants de la terre seront réunis. Il souhaite dénoncer l'absurdité de certains propos qui pénalisent plus que ne servent les causes défendues. Parler de l'animal d'une certaine façon peut pénaliser ce dernier. Digard, dans L'animalisme est un anti-humanisme

ce chapitre « Résister, comment? », dit bien que ce à force d'accuser de tous les maux et de diaboliser les humains, en particulier les éleveurs, l'animalisme s'est mué en un espérisme anti-humaniste, ou un anti-humanisme, rendant le discours animaliste moins audible.

Mais si dire l'animal, c'est adopter un certain discours, ancré dans des connaissances, pour expliquer ses actions, se apparaître, le défendre, lui octroyer des droits etc., c'est peut-être aussi répandre ce qu'il a à dire ou s'en servir comme prétexte pour servir une autre fin.

Tout d'abord, il faut considérer que c'est l'animal qui a à dire des choses et que, parce qu'il ne peut pas les dire, l'homme le dit pour lui. Plutarche puis Montaigne, dans l'Apologie de Ragnard Sebord ont ainsi loué les qualités des animaux et invité l'homme à prendre exemple sur ces êtres virtueux. L'animal est un exemple à suivre et c'est notamment pour cela que dans la langue française, il y a beaucoup de métaphores animales. On peut parler de l'animal avec des métaphores froides ou catachrèses ou avec des métaphores vives. Les métaphores froides sont figées, on dit être rusé comme un renard bien que le renard soit l'animal le plus intelligent. La métaphore vive est, selon Ricoeur, la métaphore vive, le mouvement même du langage: à un moment, on vise un sens selon une perspective étonnante. Mais, on peut aller plus loin et dire l'animal avec la métamorphose. Dire l'animal, c'est exprimer l'animal, être animal soi-même. Dans le Tome 2 de Capitalisme et Schizophrénie, intitulé Mille Plateaux, Deleuze et Guattari parlent du devenir animal. Pour eux, il faut se déterritorialiser, devenir animal, être révolutionnaire en peinture ou en musique et reconquérir sa liberté. Dire l'animal peut donc se faire avec le corps.

Mais, comme on l'a vu avec la métaphore froide, l'animal peut simplement être un prétexte pour viser un autre sens. D'ailleurs, on utilise surtout l'animal parce qu'il donne des exemples de tout et permet de tout illustrer. Pierre Bayle, dans son Dictionnaire

historique et critique, à l'article Barbe, explique qu'une personne peut être viole comme une bûcherelle ou chassée comme un éléphant. C'est notamment parce qu'on peut tout dire avec les animaux, tout illustrer, qu'ils sont très présents dans les textes religieux, notamment dans la Bible. Gilbert Dahan, dans L'exégèse de la Bible en Occident médiéval explique aussi que les animaux n'ont pas de signification univoque dans la Bible. L'agneau peut être l'émissaire du mal tout comme l'agneau mystique. Mais toujours on s'est servi des animaux pour illustrer des idées qui ne les concernent pas. Hegel, lorsqu'il analyse les métamorphoses d'Ovide, explique que ce rapport à la figure animale est transfiguré de toute part dans l'art classique dès lors qu'il sert à estimer ce qui est naturel ou non-spirituel 71. Finalement, dire l'animal pour lui-même, adopter une tactique d'expansion pour mieux le comprendre, etc. est assez récent malgré le fait qu'il y ait eu des précurseurs.

L'homme a surtout utilisé l'animal comme prétexte car derrière l'animal, il y a l'homme. Dire l'animal, c'est peut-être prendre le masque de celui-ci pour se définir. Bataille, dans Les caux ou la naissance de l'art, a ainsi analysé les peintures de la grotte de Lascaux et de la cavité de Combarelles. Il explique que l'homme, ayant honte de son visage, s'est représenté sous les traits d'un autre : l'animal ; l'homme a dit l'animal en peinture pour se désigner. Dans le chapitre « l'homme paré du prestige de la bête », Bataille explique que l'homme, sortant de sa condition animale et devant travailler, a connu « un retour au nom », un retour du refoulé.

L'homme est obscuré par l'animal car il regrette un autre communautés qui n'a jamais existé ; l'animal est le symbole de la nature et l'homme, niant le fait qu'il doive travailler, voit l'animal comme une figure du Sacré. Finalement, on cherche peut-être à comprendre l'animal, on parle peut-être de lui souvent parce qu'il est partout. P. Shepard dit bien que « les animaux sont les premiers habitants l'œil de l'esprit ». L'homme grandit aussi avec l'animal-peluche pour reprendre l'expression de Zefel et c'est tout cela qui fait que l'on dise l'animal en peinture, en musique, en littérature, en sgraffiti, en droit, etc.

Code épreuve : 254

Nombre de pages : 8

Session : 2021

Épreuve de : Dissertation Culture générale.

## Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numérotter chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

En somme, on peut dire l'animal de multiples façons mais il semble qu'à chaque fois qu'on en parle, on le connaît. Il est c'est être qui a des choses à dire et qui invite à réfléchir. Néanmoins, parce qu'on a qu'un accès restreint à son intérieur, on risque de ne pas être fidèle à son message et c'est pour cela qu'il faut toujours chercher à mieux le connaître. Aussi, la fidélité de la retranscription du message que l'animal a à transmettre ou simplement l'utilisation qu'on en fait dans les discours est inextricablement liée à la façon dont on dit les choses. C'est l'homme qui dit l'animal et ce dernier va l'introduire selon la relation qu'il entretient avec lui mais aussi selon son but politique. En effet, parler de l'animal est, d'une certaine façon, toujours politique. Néanmoins, il ne faut pas tomber dans l'anthropomorphisme ou l'anthropocentrisme ou encore dans un certain type de discours afin que le discours reste « audible ». Mais, lorsque l'homme parle de l'animal, il veut peut-être simplement se définir par rapport à travers ce dernier. Finalement, peut-être que les rani-mots → permettent de tout dire.

**NE RIEN ÉCRIRE DANS CE CADRE**

/

/

